

L'Escholier

Rédaction et Administration :

320 RUE BEAUDRY 320

Téléphone : Est 4096

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

REDIGÉE EN COLLABORATION

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Quatre Pages : - - 5 Sous

Abonnement : - - 50 Sous

Annonces :

15 lignes agate : - - 50 Sous

Avant de se quitter.

Cette semaine verra la dernière apparition de l'Escholier. Il a eu un glorieux début comme toute œuvre qui naît de ses cendres. La sympathie de toutes les facultés, l'encouragement de tous les étudiants lui étaient acquis, et puis graduellement il a perdu un peu de sa popularité. Il ne faut pas s'en étonner, mais le déplorer; c'est le sort malheureusement, chez les Canadiens-Français, de bien des œuvres qui vivent d'efforts soutenus. Au lieu d'acquiescer de la vigueur et de la force en proportion de la durée de son existence, l'œuvre, qui veut être tant soit peu durable, perd graduellement l'importance et l'intérêt que devraient lui acquiescer chaque semaine et chaque mois qui allongent sa vie.

Mais l'Escholier ne se plaint pas de l'encouragement qui lui a quelquefois fait défaut. Au contraire c'est pour lui un point d'orgueil; car malgré cette apathie partielle, honneur et fier, il a vécu et bien vécu, jusqu'à ce jour, comptant seulement sur le travail de quelques confrères pour le conduire à bonne fin, sur l'argent des numéros vendus pour assurer son impression, n'ayant pas comme le journal universitaire des années précédentes, le secours financier de l'Université Laval. S'il arrête aujourd'hui sa publication, ce n'est pas qu'il se sente faible et découragé, au contraire, il a acquis de l'endurance au milieu des luttes qu'il a soutenues; mais comme tout véritable escholier, à l'approche de l'été, il veut faire l'école buissonnière et profiter des jours des vacances. Mais que l'on ne se fasse pas illusion, on le verra paraître en septembre prochain, vieux d'une année d'expérience, plein de vie et d'exubérante jeunesse.

Car l'Escholier c'est aujourd'hui, le dernier lien qui devrait unir tous les étudiants. C'est par lui que l'étudiant s'adresse aux autorités et qu'il leur fait une proposition qu'il ne pourrait soumettre, seul et tremblant, devant l'arbitrage des professeurs réunis. C'est par lui que l'étudiant peut s'intéresser aux questions vitales de notre race, et qu'il met au jour les idées qui n'auraient pu être connues sans les quatre pages du journal universitaire. C'est par lui que des étudiants ont lié connaissance avec des confrères des facultés étrangères, (hélas! il faut le dire) et qu'ils ont vécu quelques instants en communauté d'idées avec eux. C'est grâce à lui que des étudiants ont "pioché" un article au lieu d'aller passer leurs soirées dans la rue ou ailleurs, et qu'ils ont ainsi préparé une plume, encore inexpérimentée, aux combats qu'il faudra livrer plus tard. C'est par lui que l'étudiant a chanté les joies qui lui gonflaient le cœur, ou qu'il a pleuré l'inconstance cruelle d'une amie. C'est par lui que nos professeurs auraient pu communiquer de bonnes et reconfortantes idées, fruit de leur expérience et de leur savoir et nous guider, lorsque l'enthousiasme de nos vingt ans nous faisait côtoyer l'abîme et qu'un vertige passager nous y faisait tomber. C'est grâce à lui, et voilà peut-être son plus grand mérite, que les étudiants quelquefois se sont sentis un peu liés les uns aux autres par l'idée, cette étincelle électrique, qui fait vibrer d'un même courant nos facultés les plus nobles, rend les hommes frères—frères d'une idée—et les font quelquefois mourir pour elle.

A la fin de cette année, nous sera-t-il permis de faire un dernier souhait relatif

de ne jamais oublier la lourde responsabilité qui retombe sur nous.

Nous sommes à Laval afin d'atteindre un but, il faut se dépouiller de cette indifférence qui anéantit nos facultés, ébranle notre volonté de bien faire, et nous éloigne de ce qui devrait le plus attirer.

Nous avons une famille qui a mis en nous ses aspirations les plus chères. Il faut se monter dignes de la confiance dont elle nous honore et des sacrifices qu'elle s'impose pour nous. Nous avons un père qui travaille et peine quelquefois dans la gêne pour assurer notre séjour à l'Université, une mère qui entoure nos faits et gestes de ses sollicitudes inquiètes, des frères et des sœurs, moins heureux que nous, qui envient peut-être notre sort privilégié. Ils s'intéressent tous aux plus petits détails de notre vie, à nos moindres succès, et ils pleurent nos défaillances et notre éloignement du chemin de l'honneur si, par faiblesse, nous avons le malheur de nous en écarter.

Nous appartenons à l'Université Laval et nous devons l'aider de toutes nos forces pour que son rôle de citadelle française acquiesce de l'importance, pour que son influence d'action rayonne partout et éclaire le pays tout entier du flambeau de la civilisation française.

Nous devons l'aider à former dans son enceinte des hommes prêts aux combats, munis des armes, qui leur assureront la victoire dans la lutte de la vie.

Nous sommes Canadiens-Français, il faut travailler à l'avenir de notre race. Nous sommes un peuple jeune. Nos pères ont creusé un sillon dans l'histoire, mais il faut le continuer, il faut des mains vigoureuses pour conduire la charrue vers de nouveaux labours.

Ce n'est pas lorsque la France nous donne un si bel exemple de l'épanouissement des qualités du cœur et de l'esprit, qu'il faut ralentir nos efforts, que le Canada lui aussi, ajoute des pages glorieuses à son histoire.

Ce ne sont plus les occasions ni les œuvres qui manquent, ce sont des hommes assez dévoués et assez courageux pour les entreprendre, malgré les sacrifices qu'elles pourraient coûter.

Que les étudiants soient donc des "hommes" dans toute l'extension qu'on donne à ce mot, pour qu'ils aient la satisfaction de l'idéal soutenu jusqu'au bout et du devoir accompli, pour qu'ils continuent de bien porter le nom de leur famille qui a peine et souffert quelquefois pour le lui léguer intact et honorable, qu'ils soient des "hommes" enfin pour que la nation Canadienne-française ait aussi "son siècle" dans l'histoire et qu'elle parvienne à l'apogée de sa gloire.

Pol. Cheminot.

Elle a vécu, Myrto...

Dans le bureau de rédaction de l'Escholier, il reste trois bouts de cigarettes, 6 pour 5 cents, et un bureau vide comme mes poches, pour écrire la dernière chronique de Roger Bon-Temps.

Le journal a vécu ce qu'il devait vivre, l'espace d'une année universitaire. Il s'éteint, asphyxié par le parfum délétère des lauriers qu'il a cueillis...

Il est né sans que personne dise: "Quelqu'un de grand va naître" et il s'en

va comme Gros-Jean, sans revenu. On a dit: "Tiens, un journal!" quand il a paru, dira-t-on: bah!, pour son dernier numéro?

Est-il besoin de reprendre par le fil des semaines et des mois, l'histoire du second organe des étudiants de Laval, d'énumérer ses raisons d'être, de donner les causes de son apparition et de sa fin qui peut sembler, pour plusieurs, prématurée? Je ne le crois pas, car ce serait douter de l'assiduité que tous nos confrères, les étudiants et les indigènes du Quartier Latin, ont dû mettre à le lire...

Se plaindre aussi de l'indigence de la matière que nous avons eu si souvent à déplorer, de l'abandon souvent pénible que nous avons senti autour de nous, serait lâche. Nous ne le ferons pas.

Le salaire de nos employés n'a pas été mitigé, l'honneur de l'Escholier est sauf!

Cependant, si je voulais me départir une minute de ma bonhomie, qu'est-ce que je pourrais dire? Quos ego... sed motus praestat componere fluctus. (Virgile, en petit comité).

Je me contenterai de poser aux étudiants et aux carabins qui ont suivi notre marche, pas à pas, et la main dans la main, si ces demoiselles le permettent, les trois questions suivantes:

1. N'était-il pas nécessaire et honorable qu'un journal universitaire perpète dans le Quartier et à l'Université l'œuvre si fièrement commencée par l'Étudiant, œuvre non pas gâtée, oh non, mais interrompue par un coup de mule?

2. Cet organe universitaire a-t-il reçu l'encouragement, qu'à cause des circonstances et des efforts qu'il faisait pour vivre, il était en droit d'attendre de tous les étudiants?

3. Combien de pleurs seront-ils versés à sa disparition?

Je réponds incontinent pour moi et mes amis à qui je ne dois pas d'argent:

1. Oui. Ne pas le faire aurait été accepter un arrêt injuste et regrettable et priver la corporation des escholiers de sa seule arme défensive et offensive, puisque l'encre a épargné et fait couler plus de sang que l'épée... ou la canne.

2. Non. Le bilan de nos comptes, tout grabege mis de côté, nous met cette réponse au bout de la plume.

3. Les trois pleurs de la marquise de X, c'est-à-dire juste assez pour ne pas "baptiser" le parfum d'un mouchoir.

Somme tout, est-ce à l'apathie ou à l'antipathie des étudiants qu'il faut en demander la cause; nous avons été trop souvent rebatus par ceux sur qui nous comptions pour vivre, et vivre agréablement. La collaboration qu'on a généralement apportée à l'Escholier a été mince et rarement répétée. Il n'est même pas audacieux de dire que les carabins ont "damé" le pion aux carabins et que celles-là ont été, à certaines occasions, plus précieuses que ceux-ci. Faudra-t-il en conclure que c'est pas nous, les étudiants? Baste, non. Tout de même, sont-ils loin les clers, les basochiens et les étudiants de jadis! Nous ne sommes que leur simulacre et une partie de leur ombre. L'étudiant de 1916 est un dieu tombé qui se souvient à peine des vieux...

Maintenant, c'est fini, c'est à jamais fini, et telle est notre histoire. Ayez une prière, mais une seule, pour le pauvre

Roger Bon-Temps.

L'Escholier et la Faculté de Médecine.

Avec les beaux jours du printemps renaissant, l'Escholier nous quitte. Né au milieu des brouillards, il fut pour nous comme un rayon de soleil durant les longues journées d'automne et d'hiver. Maintenant sa tâche est finie; il laisse à la nature inspiratrice et évocatrice le soin de faire chanter nos âmes, de les gonfler d'idéal par sa force toujours neuve qui, à chaque printemps, redonne de la sève à tout ce qui est vivant. Compagnon de nos joies, de nos peines, de nos succès, de nos défaites, l'Escholier fut le chroniqueur de tous; mais tous furent-ils ses chroniqueurs? Nous le verrons dans la suite.

Successeur voire même fils de l'Étudiant, il ne pouvait comme lui se dire: "prolem sine matre natam", mais il se dit: "puer renescens". Continuateur de l'œuvre et des traditions de son aïeule, comme lui il eut à lutter, à souffrir; bien des fois il fut sur le point de devenir victime de l'anémie! N'oubliez pas que c'est un futur médecin qui écrit. Les débuts d'une entreprise comme l'Escholier sont toujours difficiles; toute œuvre qui ne doit compter que sur le dévouement et qui ne donne aucune espérance de rémunération—si ce n'est celle du plaisir éprouvé à voir quelques idées faire, je dirai, école—est nécessairement condamnée à avoir des débuts pénibles; et certes l'Escholier eut des débuts pénibles: manque de fonds, manque d'encouragement, manque de collaborateurs, en un mot, pénurie de tout ce qui peut assurer le succès d'une nouvelle feuille, furent ses apanages des premiers temps. Fiérement il se cambra; comme l'Escholier dont il prit si bien à propos le nom, il se dit qu'il passerait à travers tout; alors en brave il se maintint et se maintiendra; une petite feuille qui peut résister pendant un an à l'insouciance, à l'apathie qui règnent chez nous, est sûre de vivre zelle a vaincu.

Dans cette université, où les mots union et coopération sont presque hominis, vivre un an avec le seul soutien des étudiants est un gage assuré d'immortalité; une feuille qui accomplit cette promesse possède en elle un germe de vitalité sans pareil, elle possède l'indestructibilité.

Cependant, nous ne sommes pas tous méritants au même point de ce succès de la publication de l'Escholier. Les colonnes, était-il écrit dans le premier numéro, sont ouvertes à tous; tous les étudiants sont, de droit, collaborateurs, et tous devraient se faire un devoir d'envoyer au moins dix lignes pendant l'année. Tous l'ont-ils fait? N'eût été la facilité de production de quatre ou cinq amis à nous, notre petite feuille serait morte d'inanition.

Les membres de la Faculté de Médecine n'ont certainement pas fait tout ce qu'ils pouvaient faire—bien plus, ce qu'ils devaient faire—pour encourager notre journal. Il est vrai que nous sommes très occupés: la longueur des cours, la somme de travail requise pour se maintenir à flot, sont autant de facteurs qui ont contribué à empêcher une collaboration active de notre part.

La médecine est une science, ou plutôt un art, des plus positifs; elle prête peu à la poésie; la discussion d'une théorie, l'annonce d'une découverte, sont choses devant être traduites en un style concis, allant droit au but; l'usage de la formule détruit chez nous toute facilité d'écrire, et après quelques mois seulement d'études médicales sérieusement suivies, nous nous apercevons que nous ne sommes pas